

Sommaire

Préface. Que la lumière soit, par Pierre BRUNEL	9
Introduction, par Zina WEYGAND	15

Histoire(s)

1. Les Volontaires de la Liberté. Un exemple de résistance civile, par Jacques SEMELIN	35
2. Jacques Lusseyran en déportation. Entre histoire et mémoire, par Olivier LALIEU	53
3. De l'interdiction faite à Jacques Lusseyran d'enseigner dans le secondaire (décret du 1 ^{er} juillet 1942), par Gildas BRÉGAIN	67
4. Jacques Lusseyran et l'étranger. Regards sur l'Amérique, par Rebecca P. SCALES.....	87

Écriture(s)

5. Écriture et réécriture de soi. De l'aveugle-voyant à la voix poétique, par Céline ROUSSEL.....	107
--	-----

Vision(s)

6. Liberté intérieure et lumière de l'âme, par Jacques SEMELIN	131
7. La vision sensible de Jacques Lusseyran. Concept inouï ou illusion des sens ?, par Marion CHOTTIN.....	147
8. Lumières de Lusseyran. La perception visuelle du monde et ses mécanismes cérébraux, par Avinoam B. SAFRAN et José-Alain SAHEL	167

9. Le toucher de la lumière. La vue intérieure
de Lusseyran, entre phénoménologie et mystique,
par Piet DEVOS..... 185

Témoignages

10. Jacques Lusseyran, une lumière, une force de vie.
Le témoignage d'un frère..... 205

11. Une rencontre, une amitié extraordinaires
à Buchenwald..... 211

Inédits

Composition française de Jacques Lusseyran enfant,
1936..... 215

Lettre du 20 mai 1950, de Jacques Lusseyran
à Jean-William Lapierre..... 217

Enregistrement radiophonique du 18 avril 1953.
Entretien entre Pierre Desgraupes
et Jacques Lusseyran..... 219

Bibliographie..... 223

Les directrices du volume..... 229

Remerciements..... 231

Sauf mention contraire, nous nous référons toujours, dans ce volume, aux éditions les plus récentes des textes de Jacques Lusseyran.

Préface

Que la lumière soit

L'un des meilleurs livres de Jean-Paul Sartre a pour titre *Les Mots*. Publié en 1963, il lui valut l'année suivante l'attribution du prix Nobel de littérature, qu'il refusa. Divisé en deux parties, « Lire », « Écrire » – un seul mot à chaque fois –, il conduit de ses « mots d'enfant » à ses « mots d'homme » – deux pluriels, comme pour le titre –, mais l'emploi de « mot » au singulier lui permet d'aller à l'essentiel : « En un mot, je me donne. »

On oublie très souvent qu'une quinzaine d'années plus tôt, celui qui en littérature a pris le nom de Vercors et était aussi un artiste, Jean Bruller, auteur d'un roman devenu très célèbre, *Le Silence de la mer* (1942), avait publié en 1947 un petit livre qui portait déjà ce titre, *Les Mots*, inspiré par le massacre d'Oradour-sur-Glane et dénonçant l'impuissance des mots à dire l'horreur. Il y citait Shakespeare, non pas le « *words words words* » du prince Hamlet, mais dans la même tragédie la célèbre phrase « Le reste est silence ».

Le mot « silence » est un mot, comme le mot « mot ». Et au pessimisme de Hamlet je préfère la découverte des mots par cet enfant aveugle, Jacques Lusseyran, qui devait par la suite devenir un brillant étudiant, un professeur très écouté et un grand écrivain. Apprenant à lire en braille, il découvrit non seulement la couleur des voyelles, comme Arthur Rimbaud, mais celle des mots, et les livres devinrent pour lui, comme il l'a dit et écrit par la suite, « de grandes boîtes de couleurs ». Je cite le récit magnifique qu'il a fait de cette expérience dans *Et la lumière fut*, alors qu'il enseignait

le français aux États-Unis, à l'université de Virginie, en 1960-1961 :

Des mots me plurent parfois avant même de rien signifier : un accord de teintes mieux soutenu, une disposition de gestes plus gracieuse suffisaient. Je rencontrai des mots qui savaient sourire. La lecture devint un voyage ; je ne cessai plus de regarder partout. C'en était fini pour moi de lire les yeux fermés. (p. 73)

Victime d'une bousculade à l'école, quand il avait 7 ans et demi, Jacques Lusseyran avait perdu la vue. Rangé dans la catégorie des non-voyants, il devint pourtant non seulement un voyant, mais *Le Voyant*. C'est le titre qu'a donné Jérôme Garcin au très beau livre qu'il lui a consacré et qui a été publié aux éditions Gallimard en janvier 2015. Rendant compte de cet ouvrage dans *Le Journal du dimanche* du 11 janvier 2015, Bernard Pivot a mis en valeur cette déclaration de Jacques Lusseyran, selon laquelle il ne voyait plus avec « les yeux de [s]on corps » (*ibid.*, p. 78), mais avec les yeux de son âme. Et Jérôme Garcin ajoute dans son livre ce commentaire : « Au lieu de tourner ses yeux morts vers l'extérieur, il les oriente vers l'intérieur, en lui-même, où il peut vivre, courir, dessiner, où tout est plus stable et plus amical qu'au dehors [...] » (p. 38-39, rééd. 2016) Jacques Lusseyran, à 12 ans, voit mieux que son camarade de classe et futur compagnon de captivité, Jean Besnée, qui pourtant a conservé jusqu'à sa mort au camp de Buchenwald en mars 1944 ses deux yeux intacts.

Jacques Lusseyran mourra lui-même dans un accident de voiture, en France, le 27 juillet 1971, à l'âge de 47 ans. Mais il a eu le sentiment d'avoir vécu une vie pleine et heureuse, jusque dans son amour pour la jeune femme, sa troisième épouse, Marie, qui ce jour-là était au volant et a elle-même péri dans l'accident.

Évoquant une promenade de vacances dans le Haut-Vivarais en 1939, Jacques Lusseyran a écrit, dans *Et la lumière fut* : « La vie était bonne, bonne » (p. 168) : bonne pour l'aveugle comme pour le voyant. Cette vie qui aurait

pu être douloureuse, et comme manquée, pour un aveugle comme Jacques Lusseyran, est devenue pour lui une vie de plénitude absolue : celle que lui a donnée sa seconde vue, la vue intérieure, celle que lui ont donnée les mots. « Les mots latins, les mots allemands, les mots français, les mots grecs menaient joyeuse vie dans ma tête » (*ibid.*, p. 155), raconte-t-il en se remémorant sa quinzième année. C'est cette vie si pleine qui l'entraîne quand il écoute le scherzo de la huitième symphonie de Beethoven.

À propos de son métier d'enseignant, après la guerre et son retour en France le 22 avril 1945, métier qu'il a exercé d'abord à Salonique, en Grèce, puis (entre autres) à l'Alliance française de Paris, aux Cours de civilisation française de la Sorbonne et enfin aux États-Unis, Jacques Lusseyran écrivait dans un autre de ses livres, *Le monde commence aujourd'hui*, également rédigé en Virginie, en 1958-1959 :

Onze années de métier [*sc.* comme professeur de lettres].
Quatre mille heures de parole : davantage sans doute. Tel est l'étrange bilan que je viens de faire. Mais c'est aussi mon aventure [...].

Mon sujet – si j'en ai un –, c'est la vie. Celle du cœur, celle de l'intelligence, celle des réactions de l'homme à l'intérieur du monde, de lui-même. (p. 93)

Et il ajoutait dans la même page :

J'ai beaucoup parlé. Professeur et conférencier, j'ai presque chaque jour cette chance de mettre en mouvement, de faire tourner cet outil bizarre : la parole. Cette chance de connaître l'outil pour ce qu'il est : simultanément pauvre et efficace. Cette autre chance : de m'être fait un ami, avec les années, je ferais mieux de dire un maître : Monseigneur le Public. (p. 94)

Il faut bien que j'en vienne à ce qu'on appelle « le mot de la fin ». Je l'emprunterai à l'*Électre* de Jean Giraudoux, qui date de 1938. C'est la dernière phrase, confiée à l'un des personnages, le Mendiant, qui est peut-être un dieu déguisé : « Cela s'appelle l'aurore. » L'aurore, c'est le moment où la nuit se fait jour, où le soleil se lève, où l'espoir naît. C'est le moment où l'on s'avance dans la vie « Tout ailé de confiance »

(je cite cette fois le sixième vers du poème de 1917 que Paul Valéry a intitulé «Aurore» et où l'on ne voit pas seulement sortir de l'ombre le soleil, mais «cent mille soleils»). C'est de cette lumière que Jacques Lusseyran nous a donné l'exemple. Et j'en rapprocherai volontiers une page d'un autre grand aveugle, Pierre Villey (1879-1933), qui a perdu la vue dès l'âge de 4 ans, mais qui, ayant vécu avant les interdits vichyssois, avait pu, contrairement à Jacques Lusseyran, entrer à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, être agrégé, docteur et professeur de littérature du XVI^e siècle à l'université de Caen. Cette page est extraite du livre qu'il avait achevé le 17 février 1913 et publié en 1914 aux éditions Flammarion sous le titre *Le Monde des aveugles* :

Voici un siècle un quart que, pour la première fois, le soleil s'est levé sur le petit monde des aveugles. La culture morale et intellectuelle que, l'an 1784, Valentin Haüy les déclara capables de recevoir, n'a pas seulement apporté dans leurs ténèbres la lumière des âmes, et fécondé tant de cœurs et tant d'intelligences jusqu'alors en friche, elle a fait surgir une cité laborieuse qui s'efforce d'assurer de jour en jour davantage à chacun de ses membres, ces déshérités de la veille, avec un développement plus complet de leurs facultés, la dignité et les joies d'une activité utile. (p. 1)

Pierre Villey que l'on connaît bien encore comme grand spécialiste de Montaigne mais dont on ignore trop souvent qu'il était aveugle, Jacques Lusseyran, que m'a révélé Zina Weygand et dont je suis devenu un lecteur et un admirateur passionné : ce sont pour moi deux personnalités inséparables, et il était indispensable que fût organisé, en 2016, à l'initiative de Zina Weygand, dans la prestigieuse Fondation Singer-Polignac que préside le professeur Yves Pouliquen, membre de l'Académie française, un premier grand colloque consacré à Lusseyran. Une partie de la famille de Jacques Lusseyran était présente. Certains des auteurs de communications étaient eux-mêmes des aveugles, donc des témoins particulièrement précieux. De grands universitaires avaient apporté leur concours ainsi que d'anciens élèves de l'École

Préface

normale supérieure de la rue d'Ulm où il aurait dû, en 1942, pouvoir être admis.

La publication de ce livre par les éditions Rue d'Ulm, dans la collection des «Figures normaliennes», prend donc une signification toute particulière. Celle d'une revanche sur l'histoire d'un temps maudit, en quelque sorte. À titre personnel, et au nom de tous, je tiens à en remercier avec émotion la directrice des Éditions, Lucie Marignac.

Pierre BRUNEL
Professeur émérite de littérature comparée
à Sorbonne Université
Membre de l'Institut
(Académie des sciences morales et politiques)

Introduction

Zina WEYGAND

Poursuivant depuis plus de trente ans des recherches sur l'histoire de la cécité et des aveugles, j'ai découvert la vie et l'œuvre de Lusseyran en 1990, en lisant son livre autobiographique *Et la lumière fut*, dans la version écrite aux États-Unis entre avril 1960 et mai 1961 et publiée en France en 1987 par les éditions des Trois Arches, non sans certains remaniements dus à l'éditeur.

Quelque temps après ma découverte, j'ai reçu un témoignage d'écrivain qui correspondait à mes premières impressions :

Une lectrice m'a envoyé ce livre et – j'ai soupiré, étant saisi sous une grêle d'encre et de papier. Encore un que je ne lirai pas, me suis-je dit. Des jours ont passé : dans le calme désœuvrement d'un soir j'ai repris le bloc du livre sans en rien attendre, par faible curiosité. Et tout de suite, l'éblouissement. Ce texte ne ressemble à rien de connu¹.

En 2005, la lecture de *Et la lumière fut*, réédité par les éditions du Félin dans le texte original, avec une préface de Jacqueline Pardon, fut aussi pour Jérôme Garcin, selon ses propres dires, « un choc fondateur ». Nous savons ce qui en est résulté : un livre biographique publié en janvier 2015 chez Gallimard, *Le Voyant*, que son auteur définit lui-même comme un « exercice d'admiration² ». Ce récit plein de ferveur a touché un public considérable, entraînant dans son sillage un regain d'intérêt pour les livres de Jacques Lusseyran, *Et la lumière fut* et *Le monde commence aujourd'hui*, repris par Gallimard et publiés alors en folio, en avril 2016. Il importait désormais aux universitaires connaissant déjà bien

l'œuvre de Lusseyran d'exposer au public les résultats de leurs investigations en un ouvrage accessible.

À partir de mes lectures et de nombreux entretiens s'est dessiné un portrait contrasté de Jacques Lusseyran : adolescent d'une grande maturité et d'une stature intellectuelle hors du commun, ce qui lui conférait une forte autorité sur ses camarades ; homme lumineux, fraternel, à l'écoute des autres, capable de tout donner, dont Jean-Marie Domenach a écrit après sa mort, en 1971, qu'il « était emporté par une espèce d'amour qui descendait en torrent sur les êtres et les choses³ ». Pourtant cet homme, d'un courage exemplaire dans les situations exceptionnelles, était aussi un homme désarmé face aux difficultés de la vie quotidienne, exigeant avec ses proches, toujours demandeur d'aide et d'attention, un être, aux dires de tous ceux qui l'ont connu et que j'ai rencontrés, fébrile d'intensité, brûlant d'un feu où se sont parfois consumés ceux qui l'ont approché.

La vie tragique et la personnalité complexe de l'homme et de l'écrivain, au monde intérieur poétique et à l'œuvre inclassable – construite autour de la lumière et des couleurs, dont il affirmait garder la perception –, ont fait l'objet d'un colloque international et pluridisciplinaire qui s'est tenu le 28 juin 2016 à la Fondation Singer-Polignac et est à l'origine du présent volume.

Ses auteurs s'attachent à déchiffrer à travers le prisme de l'histoire, de la littérature, de la philosophie, des neurosciences et de la mystique, la vie et l'œuvre de cet aveugle paradoxal, dont l'histoire singulière est au carrefour de toutes les histoires de son temps : acteur naguère méconnu de la résistance intérieure française, déporté en janvier 1944 au camp de concentration de Buchenwald, enseignant et passeur de la littérature et de la culture françaises aux États-Unis entre 1958 et 1971, mais aussi écrivain, amateur passionné de musique et ami des artistes – en particulier du peintre Jean Hélion⁴, dont une esquisse inédite⁵ d'un portrait de Jacques Lusseyran, offerte par Suzanne et Louis Hélion-Blair au Eleanor D. Wilson Museum de Hollins University, est reproduite, grâce à leur générosité, en couverture de ce livre.

Jacques Lusseyran est né à Paris le 19 septembre 1924, sur la colline de Montmartre, dans une famille de la petite bourgeoisie : son père, Pierre Lusseyran, originaire des Landes, diplômé d'une grande école de physique et de chimie, était ingénieur chimiste ; sa mère, née Germaine Diard à Juvardeil, en Anjou, avait suivi des études supérieures de physique et de biologie, après avoir été institutrice dans sa région d'origine. Tous deux, mais Pierre Lusseyran peut-être davantage que son épouse, étaient adeptes de l'anthroposophie de Rudolf Steiner, ce qui a joué un rôle dans l'orientation spirituelle de Jacques Lusseyran et la diffusion de ses premiers ouvrages dans des collections à dominante ésotérique.

Cet enfant joyeux, qui suit en galopant les allées du Champ-de-Mars et les trottoirs des rues de son quartier du VII^e arrondissement, où ses parents ont déménagé après sa naissance, cet enfant attentif aux sons et aux odeurs, et que fascine la lumière – « [a]ucun phénomène [...] n'avait pour moi le même prix que la lumière⁶ », – cet enfant plein de confiance en la vie, devient brutalement aveugle à l'âge de 7 ans et demi.

L'accident, atroce, survient au matin du 3 mai 1932, à l'école communale de la rue Cler. Dans la bousculade d'une sortie de classe, un enfant plus âgé, pressé d'aller en récréation, le heurte par-derrière ; le petit Jacques perd l'équilibre et vient se fracasser contre l'un des angles du bureau du maître. Il porte des lunettes et, sous la violence du choc, l'une des branches pénètre dans l'œil droit et l'arrache. Le lendemain matin, après une nuit horrible de douleurs, de cauchemars et de fièvre, Jacques est énucléé de l'œil droit. La rétine de l'œil gauche ayant été déchiquetée lors de l'accident, il devient complètement et définitivement aveugle.

Pendant quelques semaines, tout lui semble « épuisé, éteint », il est pris de peur et croit « un instant le monde perdu »⁷. Et soudain, la révélation : « Cessant de mendier aux passants le soleil », l'enfant tourne son regard vers l'intérieur de lui-même, et le retrouve, d'un coup : « Il éclatait là dans ma tête, dans ma poitrine, paisible, fidèle. [...] Je le reconnus, soudain amusé, je le cherchais au-dehors quand il m'attendait chez moi⁸. »

Avec la lumière intérieure, qui s'accompagne d'une vision colorée des êtres et des choses, Jacques redécouvre la joie. Mais, pour reprendre une vie et une scolarité normales, il n'en doit pas moins, avec l'aide indéfectible de sa mère – qui se refuse à le placer dans une école pour aveugles –, faire l'apprentissage du braille et de la vicariance et, surtout, vaincre les obstacles que lui oppose l'incompréhension des voyants. Là en effet se situent, selon lui, les « ténèbres » de l'aveugle : « Qu'on le veuille ou non, la cécité n'est pas bien reçue dans le monde des voyants ; elle est si mal connue et, on le dirait parfois, si redoutée ! Aussi commence-t-elle toujours par l'isolement⁹. »

Outre la vision intérieure, ce sont l'amour de ses parents, l'amitié de ses pairs, la passion de la musique et de la littérature et les vacances à Juvardeil – dans la maison natale de sa mère – qui vont illuminer la jeunesse de Jacques Lusseyran.

Après les camaraderies de l'enfance, la véritable amitié fait irruption dans sa vie avec la rencontre de Jean Besnée en 1935 au lycée Montaigne.

Avec la montée du nazisme en Allemagne puis le commencement de la guerre, des ténèbres bien plus redoutables que la cécité étendent leur emprise sur l'Europe. Jacques Lusseyran, passionné par la langue et la culture allemandes, a suivi cette progression avec horreur en écoutant la radio allemande, puis à l'occasion d'un court voyage à Stuttgart avec son père en 1938.

En juin 1940, alors qu'ils sont en classe de première à Toulouse, où Pierre Lusseyran, mobilisé comme officier ingénieur à la poudrerie d'Empalot, a été appelé – bientôt rejoint par sa femme et ses enfants, accompagnés de Jean Besnée et de sa mère –, Jacques et Jean entendent l'appel du général de Gaulle. Ils décident, sans savoir encore quand ni comment, de devenir des soldats de la France libre. Le 1^{er} octobre, alors qu'ils sont de retour à Paris, l'idée de résistance prend forme, avec la rentrée en classe de philosophie à Louis-le-Grand et l'arrivée d'un nouveau professeur d'histoire, Pierre Favreau, qui ne cache pas ses sentiments hostiles à l'égard du nazisme. Huit mois plus tard, en avril 1941, Jacques et ses camarades

fondent un mouvement de résistance qui regroupe des élèves de Louis-le-Grand et d'Henri-IV. L'histoire peu connue de ce mouvement, qui prend bientôt « le nom superbe de “Volontaires de la Liberté¹⁰” », est ici étudiée par Jacques Semelin.

En janvier 1943, Jacques Lusseyran et Jacques Oudin, membres du comité central des Volontaires de la Liberté créé en mai 1941, sont amenés à rencontrer Philippe Viannay, fondateur du mouvement Défense de la France¹¹, qui imprime tous les quinze jours à dix mille exemplaires un véritable journal dont l'objectif est avant tout « le réveil des consciences¹² », et qui représente alors le plus gros tirage de la presse clandestine. Ils vont bientôt accepter d'apporter à Défense de la France les troupes qui lui font défaut pour la distribution du journal. Deux autres membres du comité central des Volontaires, Jean-Louis Bruch et Pierre Cochery, avec lequel j'ai pu avoir un entretien en 1991, tout comme avec Jean-Claude Comert et Jean-Marie Delabre, camarades de Résistance et compagnons de déportation de Lusseyran, refusent d'adhérer à la décision de rejoindre Défense de la France. Les autres suivent Lusseyran et Oudin, qui deviennent membres du comité directeur de Défense de la France. Lusseyran est nommé responsable national de la diffusion, assisté de Oudin, qui devient son Argus, prêt à lui « annoncer tous les dangers que les yeux perçoivent seuls¹³ ».

Deux mois après l'adhésion des Volontaires de la Liberté, le tirage de *Défense de la France* a quintuplé et le journal est distribué dans toute la France.

Entretemps, Jacques, élève de première supérieure à Louis-le-Grand, a été confronté à une décision lourde de conséquences pour son avenir professionnel : le 1^{er} juillet 1942 est paru un décret interdisant à diverses catégories de malades et d'infirmités – dont les aveugles – d'accéder aux concours de recrutement et aux emplois de l'enseignement secondaire¹⁴.

Voici donc le jeune héros de la Résistance – pour lequel la cécité avait été jusque-là « pleine de sens¹⁵ » – classé du côté des inaptés. Gildas Brégain traite dans ce volume de l'histoire, amont et aval, de ce décret.

Cependant, Lusseyran approfondit sa réflexion spirituelle et fait, un soir, une expérience mystique, où dominant un sentiment de paix et de bonheur, et la certitude que la mort est un commencement. D'ailleurs, le thème de la mort revient souvent dans ses conversations. Quoi d'étonnant, pour des garçons qui risquent leur vie chaque jour ? « Nous avons tous peur en ce temps-là. N'allez pas vous imaginer autre chose ! Nous étions passionnés, mais nous n'étions pas fous¹⁶. » Le 20 juillet 1943, vers cinq heures du matin, la peur prend voix et visages : ceux de six Allemands armés, venus l'arrêter à son domicile. Ils le conduisent rue des Saussaies, au siège de la Gestapo, où les interrogatoires se succèdent, lui permettant de deviner qui a trahi le mouvement. Emprisonné à Fresnes pendant six mois, Jacques est transporté au camp de Compiègne-Royallieu, avec plusieurs autres camarades de Défense de la France, le 16 janvier 1944¹⁷. Le 22 janvier, par le transport I 172, il part de Compiègne pour l'Allemagne, à destination du camp de Buchenwald, où il portera le numéro matricule 41.978¹⁸.

La contribution d'Olivier Laliou replace dans son contexte le séjour de Jacques Lusseyran à Buchenwald, au block des invalides du Petit Camp – où il côtoie tous ceux qui, auparavant, auraient été éliminés pour incapacité au travail¹⁹. Contre toute attente il parvient à survivre dans ce lieu de déréliction, en dépit de la maladie qui le terrasse à la fin du mois de mars. Transporté à l'infirmerie du camp, il est tout près de mourir. Puis la maladie le transporte « dans un autre monde²⁰ » : comme après l'accident qui l'a rendu aveugle, il fait alors une expérience mystique de remise de soi au maître de la vie et le 8 mai, alors que tous le croyaient perdu, il sort de l'hôpital « décharné, hagard, mais guéri²¹ ».

Durant les onze mois qui lui restent à vivre dans le camp, l'image de Jean ne le quitte plus, car son ami est mort. Jacques l'a appris la veille du jour où il est tombé malade. Désormais, il passe son temps à s'occuper des autres, comme le rappelle ici le témoignage de Jacques Bloch.

Le 11 avril 1945, la troisième armée américaine libère Buchenwald.